

La peur du cygne ou la dernière scène d'Alain David **Extrait**

Francine Allard

Number 63, Winter 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4620ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Allard, F. (2003). La peur du cygne ou la dernière scène d'Alain David : extrait. *Brèves littéraires*, (63), 13–18.

FRANCINE ALLARD

*La peur du cygne ou la dernière scène d'Alain David **

*« J'ai vu des navires magnifiques lutter
contre des tempêtes féroces,
et j'en ai vu quelques-uns rendre les armes,
et disparaître au milieu des vagues hautes
comme des châteaux. »*

Océan mer
Alessandro Baricco

Siméon Beaudry ne fut pas étonné de trouver l'Acteur en train de danser sous le chambranle. En effet, Alain David exécutait un fox-trot avec l'encadrement de la porte, le chiffon à essuyer la vaisselle posé comme une chape sur ses épaules.

Ella Fitzgerald n'en finissait plus d'étouffer de sa voix enveloppante tous les autres sons qui fréquentaient la cuisine, venant du dehors. Le soleil pénétrait timidement par les vénitiens. Siméon Beaudry se mit à rire.

L'Acteur ressemblait à un de ces aborigènes aperçus dans le dernier *National Geographic*. Des lames lumineuses lui striaient la figure en maints endroits. Il battait le rythme sur le coin de la table d'acajou à l'aide d'une cuillère à pot.

* Extrait d'un roman en cours.

La cuisine était une pièce de facture moderne, mais chaque objet qui s'y trouvait suspendu ou en aplat provenait du siècle dernier. Sur une tablette de pin, qui était en réalité une partie du fronton sculpté d'une vieille commode, régnait un vieux coq d'étain terni par la vapeur des cuissons. À droite, tout le côté d'une Vierge de porcelaine tentait de rappeler à l'occupant de cette maison, sa longue fidélité à une religion d'adorateurs.

Alain se rappelait le lavement des pieds auquel le curé Fréchette procédait à toutes les veilles de la résurrection du Christ en présence des enfants de chœur, représentant les apôtres. Il se rappelait très exactement sa mère exiger qu'il se lave les pieds et se cure les ongles des orteils avant de se rendre à l'église, pour ne pas faire honte à la famille. Ce lavement des pieds n'avait pour signification que l'humilité de Jésus. Comme cette attention était divine, alors. C'était le seul rituel catholique qui lui plaisait vraiment. Il abhorrait la confession, les *Pater noster* susurrés à l'aube et les génuflexions dans l'allée centrale. Mais jamais l'Acteur n'avait oublié la main douce du prélat qui en profitait pour lui presser l'arche du pied au passage, s'attardant entre son gros orteil et le second doigt de son pied, manipulant avec une presque tendresse sa cheville frileuse. Alain voulait-il alors devenir prêtre ou homosexuel ?

Au-dessus du buffet Louis XVI, on pouvait admirer d'étranges objets hétéroclites qui témoignaient des souvenirs d'Alain : une mésange de bois à laquelle il manquait tout l'arrière, deux tranches de pain rôties suspendues dans un cadre de fer forgé (ce furent les

dernières toasts qu'il avait préparées pour Anne-Marie en ce matin blafard où elle l'avait quitté), un ancien fer à repasser, quelques chandeliers ; sur le mur, une dizaine de fusains et une superbe gouache composée de quatre taches. Seulement quatre.

Siméon Beaudry ne comprenait pas que l'on puisse prétendre avoir créé une œuvre d'art avec de la moutarde. C'est pourtant ce qu'avait affirmé l'Acteur.

— Mais, c'est de la moutarde de Meaux ! avait affirmé Alain David.

De Meaux ou de Schwartz, il importait peu à Siméon d'où elle provenait. Pour sûr, l'Acteur était devenu complètement zinzin. Parce qu'il y avait aussi ces dizaines de *cricket boxes* qu'Alain avait collectionnées depuis toujours. Placées sur une petite crédence à dessus d'albâtre, personne ne pouvait vraiment les tenir pour les examiner sans la permission de leur conservateur.

— J'ai passé l'après-midi à les astiquer, Siméon ! Vas-tu me les lâcher !

Alain David s'éloignait alors en ricanant sans tenir compte de l'effet qu'il avait produit sur son majordome.

En réalité, Siméon n'était pas le majordome d'Alain David. Ni son homme de confiance et pas tout à fait son ami. Alain David considérait Siméon Beaudry comme un resquilleur qui réalisait un grand rêve en prenant soin de lui tout en alimentant ses potins au sujet des vedettes de la télévision.

Il se présentait chez l'Acteur tous les matins à onze heures. Sans jamais faillir. Comme un rat de

laboratoire à qui on donne à manger à heures régulières.

— As-tu vu la *bitch* ce matin dans *Le Devoir* ? s'enquit Alain en revenant vers la cuisinière.

— Elle ne mérite pas que tu l'appelles comme ça !

— Mais oui ! mais oui ! Elle n'a aucun talent. Elle joue comme une tranche de bacon dans une poêle à frire !

Il se retourna vers Siméon et poursuivit :

— À part ça, qu'est-ce que tu connais au théâtre, Siméon Beaudry ! Tu n'as jamais couvert que les petits artistes sans avenir !

Siméon était résolu à ne plus répondre à ce qu'il appelait « le jugement de David ». Il avait accepté depuis fort longtemps l'intransigeance de l'Acteur. Chaque matin, il se pointait chez Alain après s'être arrêté à la croissanterie et chez le teinturier. Il aurait voulu lui-même nettoyer les chemises d'Alain, repasser ses pantalons et empeser ses cols et ses poignets, mais l'Acteur exigeait qu'on les portât chez le teinturier. Il ne voulait surtout pas que Siméon Beaudry pût tirer quelque plaisir à frôler la soie contre son visage ou à humer, jusqu'à l'extase, les odeurs intimes laissées sur l'organdi de ses pyjamas. Qu'il sache que l'artiste avait bu du porto jusqu'à l'ivresse, qu'il avait rêvé à Judy Garland jusqu'à la parfaite jouissance ou pire, qu'il lui arrivait de ne plus avoir d'ascendant sur sa vessie malade.

— L'horreur pour un grand comédien, c'est de pisser dans son slip comme un vieillard prolétaire, avait-il glissé à son urologue lors de sa dernière visite.

Alain avait ensuite éclaté d'un grand rire de tonnerre. Dans ses yeux humides cependant, le docteur Laurent avait compris que les grands hommes de ce monde n'avaient pas le droit aux mêmes maux que les autres. Il ferait tout, dorénavant, pour soigner le comédien mieux que ses autres patients. Il était d'avis qu'on ne manipule pas l'appareil génital du plus célèbre Falstaff avec autant de désinvolture que celui d'un vendeur d'automobiles.

— La différence, plaisantait le spécialiste, c'est ce qu'il y a à l'autre extrémité.

Alain David venait d'avoir 70 ans. Il ne les avait pas encore digérés. Certes, son frère avait, pour l'occasion, réuni quelques connaissances dans le jardin au milieu des marguerites et des centaurées, mais la véritable fête allait se dérouler ce soir-là.

François aurait fait absolument tout pour son frère aîné ! C'est lui qui avait convaincu leur mère de laisser Alain choisir la carrière de comédien. Du haut de ses huit ans, déjà grand pour son âge, il avait tenu un long siège jusqu'à la nuit. Jusqu'à ce que Mme David eût perdu la flamme malicieuse dans ses petits yeux gris. Son plus jeune fils avait eu raison de ses arguments les plus tenaces.

— Jamais Alain ne sera heureux s'il ne fait pas ce qu'il aime, vous le savez bien maman.

— Bon ! Va te coucher mon François, avait-elle fini par consentir.

À dix-neuf ans, Alain David entra donc au célèbre Théâtre Montréal du côté jardin, dans une comédie de Corneille, vêtu des oripeaux d'un vieux serviteur.

Siméon saisit le courrier et s'installa dans la bergère de velours sur la véranda. L'air transportait jusqu'à lui des odeurs persistantes de basilic et d'estragon. Il se cala davantage en soupirant d'aise. Il dépouillait ainsi le courrier de l'Acteur depuis 1978. Il préparait les chèques, comptabilisait les dépenses, réglait la pension de Monique puis celle d'Anne-Marie qui était à peu près symbolique. Un mariage sans héritier qui n'avait duré que dix mois. Anne-Marie ne vivait que pour les grands exploits sexuels et Alain avait toujours fait piètre figure.

L'alcool, qu'il croyait pourtant son allié, avait produit chez lui une incapacité à tenir le cap et une propension à couler à pic dès que s'élevait la moindre secousse. Selon Siméon, Alain n'avait pas regretté Anne-Marie. Mais sa célèbre rupture d'avec Monique Le Roy s'avéra la plus dévastatrice de toute sa vie. L'Acteur avait cessé de jouer et refusait les entrevues. Il se terra au fond de sa maison de campagne parmi les roses trémières en avalant une mer de mauvais alcool. C'est là que l'avait trouvé Siméon Beaudry, critique de théâtre recyclé en dépisteuse de vedettes pour le journal *Vos artistes*. Il pénétra alors dans la vie d'Alain David comme on entre dans un monastère : la tête basse, avec déférence et respect. C'est pour cela que l'artiste avait immédiatement aimé ce petit gratte-papier qui voguait à voile et à vapeur. Siméon Beaudry baisait les femmes, mais ne partageait ses véritables passions qu'avec les hommes.